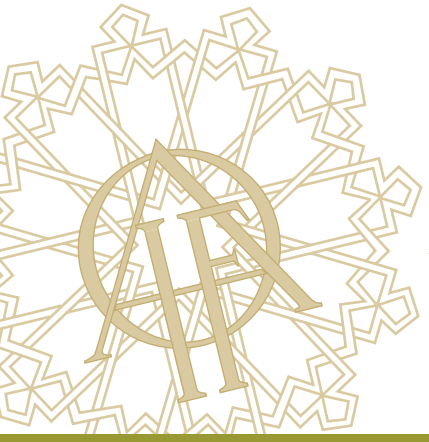
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 16 (1980), p. 321-351

Nada Tomiche

Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

NAISSANCE ET AVATARS DU ROMAN ARABE AVANT *ZAYNAB*

Nada TOMICHE
UNIVERSITÉ DE PARIS III
(SORBONNE NOUVELLE)

On l'a dit : pas de théâtre, pas d'épopée, pas de roman dans la littérature arabe classique. Comme toute affirmation catégorique, celle-ci est à pondérer, car le « récit », qui est partie des trois genres, existe dans la littérature arabe, depuis les conteurs des veillées pré-islamiques, les conteurs militaires qui accompagnaient les armées ou les *qāss* des places publiques.

Le récit d'inspiration populaire ou légendaire adopte la forme écrite rhétorique de Ğāḥiẓ, le maniérisme esthétique des *maqāmāt* ou l'expression philosophique d'Avicenne, d'Abū l-ʿAlā' al-Maʿarrī ou d'Ibn Ṭufayl. Sommes-nous tellement loin alors, dès les X^e^-XII^e^ siècles de notre ère, des « romans » qui apparaissent en Europe vers le XVI^e^ ?

Notre objet n'est pas ici d'en discuter. Mais il est une affirmation, plus récente, qui serait à vérifier. Le roman arabe moderne est né, dit-on, à la date très précise de la parution de *Zaynab*, de Muḥammad Ḥusayn Haykal, en 1914.

Une telle précision suggère deux étapes dans notre recherche : la première, la plus longue, consistera à examiner les caractéristiques des « presque-romans » qui ont précédé *Zaynab* et dont la liste est longue [1]. La seconde consistera à nous référer à *Zaynab*, le « roman moderne » reconnu comme tel, point de comparaison, afin de percevoir ce qui a été senti par les critiques arabes comme éléments caractéristiques du genre.

[1] Voir celles qui sont données, entre autres, par Mārūn ʿAbbūd dans *Ruwwād al-Nahḍa al-ḥadīṯa*, Beyrouth, 1966, p. 131, où, parlant du *Ġābat al-ḥaqq* de Francis Marrāš, il le qualifie de « presque roman », p. 185, sv.; ʿAbd al-Munʿim Ṭāhā Badr, *Taṭawwur al-riwāya l-ʿarabiyya*, Le Caire, 1968 ; Muḥammad Ğibrīl, *Miṣr fī qiṣaṣ kuttābihā l-muʿāṣirīn*, Le Caire, 1972; Anīs al-Muqaddisī, *al-ittiğāhāt al-adabiyya fī l-ʿālam al-ʿarabī l-ḥadīṯ*, Beyrouth 1967.

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Nous examinerons donc un choix de « romans » et même de nouvelles et de contes publiés avant 1914. Très arbitraire, ce choix a été fonction des textes disponibles et du cadre étroit qui nous est offert. Il permet pourtant de dégager un rapide panorama des orientations de la littérature romancée arabe avant la publication de *Zaynab,* et un aperçu fragmentaire des débuts de cette forme littéraire qui était appelée à se développer vigoureusement par la suite.

PREMIER GROUPE D'ŒUVRES EXAMINÉES :

— *Taḫlīṣ al-ibrīz fī talḫiṣ Bārīz,* de Rifāʿa al-Ṭahṭāwī (1801-1837), 1re éd. Le Caire, 1834. Nous renvoyons à l'édition des « Oeuvres complètes » *al-aʿmāl al-kāmila,* t. II, Beyrouth, 1973 (édition du centenaire) et nous le désignerons par *Taḫlīṣ.*
— *Kitāb al-sāq ʿalā l-sāq fī mā huwa l-Fāryāq,* de Fāris al-Šidyāq (1804-1887), Paris, 1855. Nous renvoyons à l'édition originale par *al-sāq.*
— *Ḥadīṯ ʿIsā b. Hišām,* de Muḥammad al-Muwayliḥī (1868-1930), paraît en feuilleton dans *Miṣbāḥ al-Šarq,* à partir du 17 novembre 1898. Nous renvoyons à l'édition de Beyrouth, 1969, désignée par *Ḥadīṯ.*

SECOND GROUPE D'ŒUVRES EXAMINÉES :

— Muṣṭafā Luṭfī al-Manfalūṭī (1876-1924), *al-Faḍīla aw Būl wa Firǧinī* (Traduction du roman de Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*), Beyrouth 1969.
— Salīm al-Bustānī (+ 1884), *Zanūbiyā,* feuilleton paru dans *al-Ǧinān,* 1871; *Asmā,* feuilleton paru dans *al-Ǧinān* 1873; *Ġānim wa Amīna,* nouvelle parue dans *al-Ǧinān* du 15/12/1873; *al-hiyām fī futūḥ al-Šām,* feuilleton paru dans *al-Ǧinān* de 1874. Nous renvoyons à la collection de ces journaux, reliée à la B.N. de Paris.
— Ǧurǧī Zaydān (1861-1914), *Istibdād al-mamālīk,* paraît dans *al-Hilāl,* 1892; nous renvoyons à l'édition de Beyrouth, *dār maktabat al-Ḥayāt lil-ṭibāʿa wal-našr,* s.d.
— Faraḥ Anṭūn (1874-1922), *al-waḥš, al-waḥš, al-waḥš aw siyāḥa fī urz Lubnān,* publié en 1903; nous renvoyons au *Faraḥ Anṭūn,* publié à Beyrouth par *maktabat Ṣādir,* en 1950.

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

— Labība Hāšim (c. 1880-1948), *Šīrīn aw fatāt al-šarq,* roman feuilleton paru dans *Fatāt al-Šarq* 1907, 4 numéros successifs t. I p. 121-128, 153-160, 185-192, 217-222; *Ḥasanāt al-ḥubb,* nouvelle parue dans *al-Ḍiyā'* t. I, 1898-1899, p. 634 sv.; *Ǧazā' al-iḥsān,* nouvelle parue dans *Fatāt al-Šarq,* t. I, 1906, p. 25 sv.
— Ǧubrān Ḫalīl Ǧubrān (1883-1931), *al-aǧniḥa l-mutakassira* (New York, 1912).
— Muḥammad Ḥusayn Haykal, (1888-1956), *Zaynab. Manāẓir wa aḫlāq rīfiyya,* 1re édition 1914, anonyme signée Miṣrī Fallāḥ. Edition citée, Le Caire, *Maktabat al-Nahḍa l-miṣriyya* 1967.

Certaines caractéristiques marquent ce que nous avons désigné comme un « premier groupe ». Il est composé de récits qu'on pourrait dire « touristiques ». Ils relèvent du genre de la *Riḥla,* voyage d'étude fait à l'étranger, le plus souvent, ou même « chez soi ». Son objet est de décrire les habitudes et les mœurs des habitants de pays autres (*Taḫlīṣ, al-sāq*) ou encore de ses propres compatriotes vus par l'œil non averti d'un témoin venu d'une époque antérieure comme le pacha ressuscité du *Ḥadīṯ.*

Le *Ṭaḫlīṣ* de Ṭahṭāwī est d'autant plus un récit de voyage qu'il n'y a pas l'embryon d'une histoire imaginaire ou « romancée ». C'est une *riḥla* avec ses descriptions géographiques, ses aperçus et considérations sur la civilisation des Français etc. Dans l'ensemble des œuvres examinées ici, cet ouvrage peut sembler le moins « à sa place », le plus éloigné du « roman ». Il représente pourtant les textes qui sont à l'origine d'une importante forme littéraire arabe, celle de l'autobiographie et de la découverte de pays étrangers, d'*al-Ayyām* de Ṭāhā Ḥusayn, au *Ḥayy al-latīnī* de Suhayl Idrīs, au *Mawsim al-Ḥiǧra ilā l-Šamāl* de Ṭayyib Ṣāliḥ. C'est pourquoi nous l'avons englobé dans notre étude. A partir du *Taḫlīṣ,* les deux autres œuvres du même groupe subissent une évolution vers l'imaginaire des situations et des personnages, empruntés à la réalité mais distordus selon les besoins esthétiques des auteurs.

Dans ce premier groupe, l'objet porte toujours sur les problèmes posés par la civilisation moderne à l'Orient, une « civilisation moderne » stéréotypée, aplatie, sans relief, louable ou blâmable selon que le ton est celui du constat ou de l'ironie. Aussi le temps de l'histoire est-il le présent, l'aujourd'hui immédiat, le moment de la rédaction et du témoignage.

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'information communiquée est redondante et monotone. Elle est illustrée par une série d'anecdotes ou de scènes. Cette information, au début, chez Ṭahṭāwī, est riche et touffue. Chronologiquement antérieure aux méfaits de l'occidentalisation sur la bourgeoisie égyptienne, elle analyse l'Occident dans ses composantes utiles à la société de l'époque de Muḥammad ʿAlī. Ayant énormément de données à communiquer, l'auteur adopte une langue simple, dépouillée, parfois incorrecte, au jugement de Sylvestre de Sacy, cité par l'auteur même (p. 184). Mais il ne renie pas la tradition et recourt à de nombreuses citations poétiques.

Son euphorie admirative ne caractérisera plus les œuvres postérieures. Moins informatives déjà, celles-ci auront connu les difficultés et les distorsions de la modernisation. Šidyāq et Muwayliḥī feront une auto-critique, le premier pour dénoncer les traditions primitives et barbares, le second les dangers de l'imitation de l'Occident. Passant du constat à la critique, le contenu informatif perd sa nouveauté. L'effort de l'écrivain portera alors sur un terrain familier aux Arabes : la langue. Chez Šidyāq comme chez Muwayliḥī, le déploiement d'imagination porte sur la disposition des figures de rhétorique les plus traditionnelles. La jonglerie des antiphrases, des redondances, des descriptions, l'inattendu d'un chapitre composé de trois mots (dans *al-sāq*), autant de procédés qui organisent un méta-langage artificiel, sans intention parodique, indifférent à la réalité, déformée selon les besoins de l'assonance ou de la rime. La richesse des synonymes, la multiplication des allitérations, la drôlerie des onomatopées et des rapprochements feraient penser à Rabelais s'ils ne nous étaient déjà familiers chez les prosateurs arabes classiques, depuis Hamaḏānī au X^{e} siècle J.C. Certaines phrases, telle celle qui ouvre *al-sāq*, sont un étourdissant feu d'artifice d'impératifs adressés au lecteur pour lui enjoindre de se taire et d'écouter : *mih, ṣih, iṣmut, inṣat, aybis, iʿqam ismaʿ, iʿḏin, aṣiḫ, iṣġa, iʿlam* (p. 6); elles forment des balancements antithétiques, *al-qawm alladīna bayyaḍū wuǧūhahum bi-taswīd al-ṭurus* « ceux qui ont blanchi à noircir des pages » (p. 6); des images inattendues, des « écarts » baroques, *qad raʾytu fil-sūq ǧubnan abyaḍ kal-zift* « j'ai vu, au marché, du fromage blanc comme le goudron » (p. 23), des phrases interminables prolongées sur trois pages. La digression, reprise aux récits traditionnels, est systématique : tous les 13^{e} chapitres de chacun des quatre livres de *al-sāq* sont une *maqāma*, comparable aux chefs-d'œuvre classiques du genre. Elle reprend en les déformant les noms des personnages de Hamaḏānī et de Ḥarīrī.

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

De même, Muwayliḥī se pique de *faṣāḥa* dans l'introduction du *Ḥadīṯ ʿĪsā b. Hišām* dont le nom propre est directement emprunté à Hamaḏānī, ainsi que le genre de la prose rimée. Certaines pages sont d'ailleurs extraordinaires, qui rythment la description assonancée de la danse lascive, progressivement accélérée jusqu'à la frénésie, d'une entraîneuse de cabaret (p. 246-7), le charabia incompréhensible des tribunaux ou le jargon des snobs qui portent « cravate, mon cher » (*krāfāt yā munšīr*).

Par cette recherche formelle, de telles œuvres dépassent le domaine de la géographie humaine, de la *riḥla*. De plus, elles mettent en scène des personnages modelés d'après la réalité, certes, mais avec une participation créatrice de l'auteur qui accentue ou ridiculise les traits.

Il y a, d'entrée de jeu, le narrateur. Celui-ci peut être le principal actant, comme dans le *Taḫlīṣ,* où le « je » est celui de l'auteur qui est personnellement impliqué dans le voyage décrit. Il expose sa vision de l'Europe, porte des jugements sévères sur la liberté et le rôle de la Parisienne, sur la ladrerie (*buḫl*) des Français, des appréciations laudatives sur la propreté des villes, le confort moderne, les spectacles, l'hygiène, etc. Avant tout, il se veut pédagogue : il résume ce qu'il sait de l'évolution de l'humanité pour rappeler la grandeur de la civilisation arabo-musulmane et souligner les progrès de l'Egypte sous Muḥammad ʿAlī. Il rappelle la liste des sciences nécessaires au développement du pays et qui vont de l'économie aux arts militaires et maritimes, à la diplomatie, à l'hydrologie etc. Son admiration est vive pour la technique de l'Occident, et il le dit.

Dans les deux autres œuvres, le narrateur n'est plus qu'un participant épisodique ou un absent, sorte d'observateur démiurge. Ainsi, dans *al-sāq,* le héros, Fāryāq, est désigné à la troisième personne, alors que le « je » du narrateur met en scène une sorte d'œil qui voit mais ne se décrit pas et qui communique directement avec le lecteur, par l'apostrophe et le style direct. Il lui expose, de prime abord, la double motivation de son livre : il veut jongler avec les figures de la rhétorique et les termes rares du vocabulaire, s'essayer au *sağʿ* et aux procédés d'assonance qui donnent à la langue sa beauté et sa musique (p. I à III). Et, de fait, de nombreux lexiques expliquent, en divers chapitres, les vocables obscurs et les jargons de spécialistes (astronomie, bijouterie, bestiaire, mobilier, etc.). Il veut aussi, dit-il, décrire la gent féminine, à laquelle il ajoutera, sans l'avouer d'entrée de jeu, les moines moinant de moinerie qu'il poursuit de ses sarcasmes.

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Dans le *Ḥadīṯ,* Muwayliḥī met en scène deux narrateurs. Le premier, désigné en général par la première personne du pluriel « nous », se manifeste peu. Il reçoit et transmet le récit que fait un narrateur n° 2, lui-même protagoniste du récit, ʿĪsā b. Hišām, selon la tradition des historiens arabes, « ʿĪsā b. Hišām nous a raconté... ».

Quel que soit leur statut, ces divers types de narrateurs marquent en définitive la norme et le critère. Ils pèsent le « différent » et le « même », le bon et le mauvais. Leur rôle, un peu celui du chœur et du commentateur antiques, est d'abord d'éveiller la curiosité du lecteur, puis de le renseigner. Ils adoptent le ton du pédagogue aux inflexions soit ironiques et détachées, soit insistantes, explicatives.

Ainsi conçu, le narrateur sert le mythe de l'« Educateur », hérité de l'*adāb*. Il se situe d'un côté de la barrière, il sait tout et, seul, « donne » la connaissance. De l'autre côté, il y a le lecteur qui est traité et apostrophé, comme un élève docile, « récepteur » passif.

Ce lecteur est indispensable au récit. Il est neutre, formé d'un tissu culturel conventionnel, sorte « d'honnête homme » arabe, rodé aux clichés, aux traditions, à la littérature classique, aux sciences philologiques. Il n'est nul besoin de le situer et, en ce « méta-lecteur » flatteur, chacun peut se retrouver dans le secret de son tête à tête avec l'auteur.

C'est devant lui que le narrateur fait mouvoir ses individus, représentants d'espèces diverses : Français ou Maltais ou Anglais, moine ou femme, snob ou magistrat. Certaines « espèces » sont malfaisantes pour certains auteurs : c'est le cas des hommes de religion pour Šidyāq, des femmes pour Muwayliḥī. Par contre, pour Šidyāq, la femme peut être positive. Ses défauts naissent d'un ordre social dont elle est la victime. Bien traitée par le héros, Fāryāq, son mari, l'épouse, d'abord capricieuse et menteuse, se transforme en compagne spirituelle, enjouée, bonne mère, compagne attachante. Les *šayḫ,* pour Muwayliḥī, sont souvent ignares et cupides, mais une place importante est donnée au discours du « bon šayḫ », où l'on a voulu reconnaître Ǧamāl al-dīn al-Afġānī, personnage ouvert, capable de faire l'apologie du chant, de pondérer et de ne pas jeter aveuglément l'anathème. Les diverses espèces de cette comédie humaine défilent de manière à permettre la critique implicite, la caricature du système éducatif, de la magistrature, de l'argent, de la Bourse, du snobisme, de toutes les valeurs négatives à quoi s'attachent les Riches. Les auteurs du premier groupe ont une vision

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

manichéenne des êtres et des choses, qui obéit à des normes « évidentes », rarement précisées.

Si Ṭahṭāwī avait une foi entière dans la modernisation et le progrès, Šidyāq, plus auto-critique, dénonçait les méfaits de la tradition et Muwayliḥī, très nostalgique, disait son indignation devant la dégradation des mœurs, l'imitation servile des modèles occidentaux. Les trois auteurs développent, chacun plus que le précédent, l'exposé des dangers de la modernité. Mal conçue, elle favorise l'insolence et la cupidité d'une plèbe grossière et rusée. Elle suscite une classe de fonctionnaires et d'avocats munis de diplômes mais dont la science n'est pas adaptée aux besoins du pays, caste bavarde, exigeante, insolente, qui vit en parasite. Enfin elle sert les intérêts des minorités étrangères qui aident au développement désordonné d'habitudes et de besoins nouveaux dont l'effet est déjà de pourrir le naturel naguère encore sain et bon de l'Egyptien. Par opposition à ce système d'aujourd'hui (*al-niẓām al-ǧadīd*), l'époque de Muḥammad ʿAlī évoque, pour Muwayliḥī, les qualités d'un hier encore récent. Certes, les princes et les pachas étaient despotiques, mais, en définitive, ils l'étaient moins — parce que moins nombreux — que la foule des fonctionnaires actuels. Leurs descendants, pourris par la modernité, ne sont plus que des jouisseurs sans envergure. Ces *abnāʾ al-kubarāʾ* sont aussi insolents et stupides que le petit peuple, aussi querelleurs et grossiers, n'ayant hérité ni de la grandeur ni du courage de leurs pères. Leur amour des plaisirs les pousse aux pires expédients.

Avec la critique de plus en plus précise, due à l'évolution des relations avec l'Occident, la caractéristique qui se développe est un élément, devenu essentiel aux romans du deuxième groupe d'œuvres, et qui peut nous servir de transition. C'est la description de la femme. Ici, la description complaisante et sensuelle de la prostituée. C'est qu'à la fin du XIX^{e} siècle, la sexualité (et non encore l'amour) est devenue un élément nécessaire à l'œuvre littéraire romancée. La description physique de la femme, du comportement masculin à son égard, du souteneur, est faite avec une outrance qui en souligne lourdement l'érotisme.

Autre marque spécifique au *Ḥadīṯ*, due à sa date de rédaction plus récente, la création littéraire dépasse les seules recherches rhétoriques. L'imagination apparaît dans l'invention et la mise en scène de séquences diverses qui font de ce « récit » un recueil d'anecdotes vives et alertes où l'action alterne avec les conversations, les dialogues, les coups de théâtre. On a ici l'attitude du romancier

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

qui crée des personnages et des situations. Les drames évoluent, se nouent et se dénouent dans un monde d'êtres foisonnants, indépendants du narrateur et qui, pourrait-on dire, le subjuguent et l'entraînent dans leur sillage, contrairement à Ṭahṭāwī ou à Šidyāq chez qui l'« histoire » se prétend réelle et autobiographique. Chez Muwayliḥī, dès le début, l'histoire se place sur un plan irréel, celui de la résurrection du Pacha. Dès l'abord, l'auteur entraîne son lecteur dans l'imaginaire. Son objet premier est d'exprimer une nostalgie, des rejets, des regrets et des haines. Il met en saynettes ou « scènettes » le mythe de la modernité malfaisante. Ainsi s'établit la jonction entre la *riḥla,* la *maqāma* et le roman d'imagination.

De plus, troisième marque spécifique, la modernité étant sentie par l'auteur comme une tromperie, une malfaisance, la fonction des comparses est de tromper les personnages principaux, de les entraîner dans les pires ennuis, de les voler, introduisant les relations de lutte, de jeu ou d'entre-aide.

De Ṭahṭāwī, à Muwayliḥī en passant par Šidyāq, nous avons vu une évolution s'effectuer dans la continuité de la *Riḥla.* Au départ, une réalité sociale vécue en Orient est sentie comme malléable, susceptible d'être améliorée. L'idée de progrès est dominante chez Ṭahṭāwī. Les mots ne comportent ni double sens, ni allusion. Leur charge ironique ou satirique est insignifiante. La nouveauté est admirée, elle n'a pas encore connu l'usure et la déformation de l'usage, elle n'a pas pris la connotation qui l'opposera progressivement à l'authentique (*iṣāla*).

Par contre, de Šidyāq à Muwayliḥī, l'Occident, centre politique du monde, est aussi devenu l'oppresseur de l'Orient à qui il impose un Code Napoléon, une économie, un mode de vie, une conduite, en opposition avec son passé et ses traditions. Ce modernisme mal assimilé signifie l'inauthentique, le plaqué, le dérisoire, que l'ironie et la satire ont pour mission de dénoncer. C'est que le système politique et la situation internationale de l'Egypte ont changé, entraînant une vision modifiée des relations avec les « Grandes Puissances ». La vision est devenue critique. Ṭahṭawī créait le modernisme, Šidyāq et Muwayliḥī le subissent. Le premier disait l'espoir, les seconds la déception.

La translation spatiale est révélatrice : chez Ṭahṭawī, la plus grande partie de l'action se déroule hors d'Egypte. Šidyāq, par contre, se replie sur l'Orient, développe ses descriptions de l'Egypte, de la Syrie, de Malte et restreint celles qui portent sur l'Angleterre et la France. Muwayliḥī se renferme au Caire. Les modifications senties d'abord comme susceptibles d'être empruntées à l'Europe,

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ne sont plus, en définitive, que des « innovations » calquées, nuisibles à la pureté originelle des Arabes et de l'Islam. La modernité commence à prendre une signification mythique : c'est l'acte manqué, le cauchemar qui va devenir le sujet de toute la littérature arabe contemporaine. Inlassablement, d'innombrables anecdotes poseront le problème et les dilemmes de la modernisation arabe.

Aussi nous fallait-il, avant d'arriver aux formes que va adopter le récit du début du XX^e siècle, remonter à la réalité (révélée par le « premier groupe ») qui a littéralement produit, dans l'histoire de la littérature arabe, une nouvelle manière de dire la vision d'un monde nouveau.

Dans le second groupe, le roman «à la manière occidentale», marqué par une progression de l'action vers un nœud et une conclusion, a d'abord été implanté, on le sait, par les traductions. Nous en avons choisi une, à titre d'exemple, celle de *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, « traduite » par Manfalūṭī sous le titre *al-faḍīla aw Būl wa Firgīnī* « La vertu ou Paul et Virginie ».

Nombreuses étaient les traductions publiées dans les revues, à la fin de la seconde moitié du XIX^e siècle par Fāris Šidyāq dans *al-Ǧawā'ib* dès 1860, par Salīm al-Bustānī dans *al-Ǧinān* dès 1870, par Ǧurǧī Zaydān dans *al-Hilāl,* par Yaʿqūb Ṣarrūf dans *al-Muqtaṭaf,* par Cheikho dans *Mašriq,* par Faraḥ Anṭūn dans *al-Ǧāmiʿa,* par Labība Hāšim dans *Fatāt al-Šarq,* etc. Le rôle de la presse fut capital et nous retrouverons la plupart de ces traducteurs comme auteurs de romans « nouvelle manière », cependant que d'autres écrivains se spécialiseront dans la traduction et la création de pièces de théâtre. Mais aucun traducteur ne fit verser autant de larmes et ne connut la renommée de Muṣṭafā Luṭfī al-Manfalūṭī [1].

Dès le titre, son roman, *al-faḍīla,* met l'accent sur la Vertu et l'apport moral du récit. La pudeur des jeunes filles (*al-ḥayā'*), l'esprit d'initiative du jeune homme (*al-iqdām*), telles sont les vertus illustrées par le roman à en croire les affirmations de l'auteur dans sa préface. Qu'apportait de neuf une traduction de cette sorte aux écrivains arabes ?

[1] Manfalūṭī « ne connaissait pas un mot de français. Il faisait confiance à des lecteurs ... puis il adaptait ce qu'il avait entendu, en arabe, sans se soucier de l'original » (Šawqī Ḍayf, *al-adab al-ʿarabī l-muʿāṣir fī Miṣr,* Le Caire, 1961, p. 209). C'est donc une transposition libre plutôt qu'une traduction que M. livrait à son public.

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

La construction même du roman était originale et intéressante. Dès l'introduction, l'espace, celui de « la nature » concernée, est longuement décrit, du dehors, comme par un objectif de caméra, dirait-on aujourd'hui, qui pénétrerait progressivement son objet : *yarā l-muqbil ʿalā hāḏihi l-ǧazīra* ... « le voyageur arrivant vers cette île aperçoit... » avec utilisation inhabituelle de l'inaccompli *yarā* (p. 17). La même technique est reprise pour approcher les personnages, mais aussi dans leur propre vision des choses, *kāna yaluḏḏu lī kaṯīran an aḥtalifa ilā hāḏā l-makān* « il me plaisait beaucoup de me rendre en ce lieu » (p. 20), dans leurs luttes. La construction des cabanes, l'organisation de la vie dans des lieux déserts de l'île primitive, les travaux des champs, ceux des femmes qui filent, cousent, vendent les fruits au marché, sont soumis à une minutieuse analyse qui transmet les infinies possibilités de l'homme au sein de la nature, ses joies paisibles et constantes, en opposition explicite et même systématique avec les humiliations infligées par les citadins et l'horreur de la vie dans les villes.

La première moitié du livre est consacrée au bonheur champêtre. Mais le mirage de la civilisation ne laisse pas de séduire la mère de Virginie, inquiète pour l'avenir de sa fille. Celle-ci sera envoyée vers sa riche tante à héritage, vers le malheur, l'humiliation et la mort. La seconde moitié du livre décrit cette descente en enfer. Elle commence par une trompeuse revanche des Bons sur les Méchants. Les riches représentants de la civilisation — le gouverneur de l'île et la famille d'Europe se repentent de leur attitude inhumaine et réclament Virginie pour lui rendre son rang et sa fortune. Mais cette revanche n'est qu'un leurre.

Par trois fois, la fin tragique sera annoncée par des présages. Le petit jardin de Virginie est détruit par l'orage au grand désespoir de la jeune fille qui pense à la mort (p. 96); dans son chagrin, Paul devient voyant et prédit à la mère la mort de sa fille (p. 119); et enfin, les graines envoyées par elle, de France, et plantées par Paul meurent (p. 136). La mort de Virginie, noyée pour avoir pudiquement et noblement refusé d'abandonner ses vêtements, est suivie d'un enterrement dont le pathétique se rapproche de celui des pleureuses traditionnelles d'Orient, jamais décrit jusque là avec une telle ampleur dans la littérature arabe.

La punition infligée par le ciel à la tante rétablit un semblant de justice. Mais la mort de Virginie entraîne directement celle de ceux qui l'ont aimée et de toute la vie fugitive qui s'était développée dans cette heureuse île. L'auteur et son traducteur mettaient un terme à l'Utopie.

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ainsi la construction du roman est articulée pour l'action : lutte, succès et bonheur d'abord, départ, dégradation et malheur enfin, forment une montée vers une apogée suivie d'une descente vers la mort. Cette courbe n'était certes pas ignorée des contes et récits populaires arabes, des *Mille et Une Nuits* à la geste hilalienne. Mais elle avait perdu ses lettres de noblesse, c'est-à-dire sa productivité dans la littérature écrite. Les ouvrages du premier groupe, examinés plus haut, l'ignorent, la progression du récit se faisant par une série de descriptions statiques. L'objet se figeait pour être décrit. La nouveauté du roman du type du second groupe, « à l'occidentale » est d'introduire à nouveau dans l'écrit, avec insistance, la *progression de l'action.* Les lieux, les personnages, les époques, tout a une fonction dans le déroulement de l'action qu'invente l'auteur.

Dans *al-faḍīla,* les narrateurs sont divers. Le Narrateur n° 1 transmet le récit au lecteur qu'il apostrophe parfois directement (p. 20). Il reçoit lui-même le récit d'un narrateur n° 2, un sage vieillard qui ne s'adresse qu'au premier « mon enfant » *yā bunayya* (p. 21). Les paragraphes se succèdent d'abord à la première personne, le « je » renvoyant alternativement au narrateur n° 1 et au n° 2. Le récit n'est monopolisé par le narrateur 2, qui s'en empare alors sans interruption jusqu'aux dernières pages du roman, qu'à partir du chapitre III (p. 23). La jonction avec ce qui précédait, la minutieuse description des lieux, est assurée par un adjectif démonstratif « En 1762, arrivait en *cette* île » *fi ʿām 1762 qadima hāḏihi l-ǧazīra...* ».

Les personnages se répartissent en Bons et Méchants, recouvrant exactement la catégorie des pauvres (où sont inclus les esclaves noirs et les animaux fidèles) et des riches. Parce que les premiers n'ont pas l'esprit de compétition, ils ne connaissent pas l'envie et sont vertueux (p. 63). Leur victoire consistera à voir leur noblesse morale reconnue par les riches honteux. Cette psychologie simpliste et outrée a ceci de neuf qu'elle sert l'évolution de l'action vers la mort et la sublimation.

Le style lui-même, bucolique ou dramatique, est conçu pour servir l'action et non pour sa propre fin. Idyllique dans les chapitres heureux, il s'infléchit, pathétique pour décrire les malheurs des héroïnes, alerte et joyeux pour dire l'activité écologique, les jeux et les rires, les plaisirs simples et sains. Le dialogue prend le plus souvent une allure philosophique. Brusquement au chapitre XVI (p. 91), le ton change : une série d'interrogations inquiètes rythme, à la cantonade,

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

l'éclosion de l'amour entre Paul et Virginie. Puis le style reprend ampleur et noblesse : au chapitre XVII, le gouverneur repentant vient en personne faire son *mea culpa,* offrir de l'or, pousser Virginie au voyage et préparer involontairement la catastrophe finale, suivi par le prêtre-traître de mélodrame, espion des puissants.

Ainsi le discours de forme très recherchée, s'infléchit en fonction de l'action à laquelle il se veut entièrement soumis, ce qui est nouveau dans l'écriture arabe. L'influence des traductions sera confirmée par les adaptations et surtout par l'adoption de moules littéraires occidentaux à contenu national.

C'est le cas du roman historique qui se développe à la manière de Walter Scott et d'Alexandre Dumas, mais dans un cadre, avec des personnages et surtout des problèmes propres. *Zénobie,* par exemple, publiée en feuilleton par Salīm al-Bustānī, dans *al-Ǧinān* en 1871, ou *al-hiyām fī futūḥ al-šām,* publié par lui en 1874, et surtout les fresques épiques de Ǧurǧī Zaydān habituent le public à suivre les péripéties d'une action complexe et à fixer son attention sur le mouvant de la vie et non plus sur le statique de la description et de la rhétorique.

Une caractéristique de Salīm al-Bustānī [1], outre son antériorité de près de 20 ans sur les autres romanciers historiques, est son étonnante documentation. L'influence se fait sentir, du père encyclopédiste et philologue, Buṭrus al-Bustānī. Les noms des souverains et généraux romains, byzantins, perses, les pharaons, les décors et les textes diplomatiques avec style d'époque, sont reproduits avec un souci extrême du détail.

Une autre caractéristique de l'auteur est la netteté de ses intentions : le roman historique — avec sa fable amoureuse — doit d'abord, dit-il, faire connaître leur histoire aux Arabes, afin de prouver que l'histoire est un éternel recommencement. Si les Romains, les Perses et les Pharaons ont eu leur époque de gloire, puis leur décadence, la puissance actuelle de l'Europe marque la remontée de la civilisation occidentale, cependant que celle des Arabes est en décadence. Mais la roue continuera de tourner et les situations s'inverseront à nouveau. Le mépris n'est donc pas de mise envers le plus faible qui, un jour, pourra vaincre, comme le bédouin des débuts de l'Islam a vaincu le général byzantin et le despote perse.

[1] Voir Brockelmann, *Geschichte der Arabischen Litteratur,* Supp. III, p. 348. Dāġir, *Maṣādir al-dirāsa al-adabiyya* (Beyrouth, 1956), II, 1re partie, p. 186-188; Ziriklī, *al-Aʿlām* (3e éd. s. l. n. d. : c. 1969), III, p. 177.

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Dans *al-Ǧinān,* est publié, en 1871, le feuilleton *Zénobie,* qui narre l'histoire de la reine de Palmyre et de sa fille Julie. Elles font prospérer avec sagesse leur ville (Tadmur). Puis c'est la lutte contre Aurélien. Zénobie sera battue près d'Antioche. Les événements historiques se déroulent avec un certain ralenti. Les personnages et les gestes se figent en poses hiératiques, rien n'est omis : Julie prépare la ville à soutenir un siège; une fois ses tournées d'inspection effectuées, elle décide de dormir; sur sa couche, elle pense, s'endort et, une demi-heure plus tard, elle est réveillée, elle pense... etc. On retrouve la gratuité minutieuse de la marquise qui sortit à cinq heures. On y entend aussi, en sourdine, la voix du narrateur, explicative ou éplorée « Comment la plume ne frémirait-elle pas, comment [l'auteur] ne tremblerait-il pas en traçant d'une encre noire l'histoire de faits d'une noirceur extrême » (*Ǧinān,* vol. XIX, p. 675, col. 1), et l'énoncé de la morale de l'histoire : le sort est cruel qui provoque de tels retournements de situations, la chute des Bons (Zénobie et l'Orient) après tant de vertus et de gloire.

Le texte est intéressant, à cette date, par l'importance du rôle qu'il donne à la femme. Zénobie est une grande reine, sage, intelligente, adorée et obéie de tous. Elle sait surmonter ses émotions féminines (*al-ʿawāṭif al-nisā'iyya,* p. 674, col. 1) et enflammer les esprits par ses discours politiques, inspirés des idées nationalistes de l'auteur : « l'union est la source de toute force. Si les pays du Nord s'étaient unis à nous, nous n'aurions pas connu le sort que nous avons connu » (*al-ittiḥād huwa yanbūʿ al-quwwa, wa law ittaḥadat maʿanā al-šamāliyya lamā ṣādafanā mā qad ṣādafanā,* p. 674, col. 1). Elle sait que la postérité l'honorera (clin d'œil au lecteur du feuilleton), que le monde entier admirera sa ville pour avoir été prospère et puissante. Dans son enthousiasme, la population crie le slogan de 1871, *yaḥyā l-waṭan...* « Vive la patrie ».

Général en chef de son armée, elle mange avec ses troupes, elle questionne l'un des plus belliqueux chefs de son entourage et lui préfère les sages conseils de la courageuse Fosta « le jugement d'une jeune fille instruite peut être plus pertinent que celui d'un brave », *rubbamā kāna ra'yu fatāt mutaʿallima aṣwab min ra'yi fatan* (p. 679, col. 2).

Ainsi sont posés le problème de la femme, égale de l'homme quand elle est instruite — ou même supérieure aux meilleurs — et celui de l'instruction. La grandeur ancienne des reines d'Orient témoigne du rôle que peut jouer la femme cultivée.

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Car l'objet de cette rétrospective historique est d'illustrer non pas hier mais aujourd'hui. Salīm al-Bustānī le dit explicitement dans un autre feuilleton historique, *al-Hiyām fī futūḥ al-Šām* (dans *al-Ǧinān* de 1874), en s'excusant des longueurs de ses minutieuses descriptions : « Ce serait, dit-il, un tort de repousser avec ennui les détails d'événements qui sont identiques aux nôtres » (*Ǧ.* du 1er février 1874, p. 102, col. 1 in fine). Dans cet autre feuilleton, les personnages principaux sont encore deux héroïnes, la Romaine Julia et l'Arabe Salmā. La seconde appartient à la nation des conquérants et la première à celle des conquis. Plus encore que dans *Zénobie,* la situation est celle du rapport des vainqueurs et des vaincus, mais inversée car, ici, les Arabes sont puissants et les « occidentaux », Romains de Byzance et de Syrie, sont défaits. L'auteur est alors plus à l'aise pour faire le procès du mépris exprimé par certains généraux byzantins contre les maigres effectifs des tribus arabes agressives, leur équipement désuet, leur méconnaissance des techniques les plus modernes.

Les intentions polémiques sont évidentes puisque le récit est imaginaire et n'a d'historique qu'un cadre recréé en fonction de l'action. « Nous n'avons ni copié d'un texte arabe ni traduit d'une langue étrangère », précise l'auteur au début de son récit (*Ǧ.* 1er janvier 1874, p. 30, col. 1).

Le narrateur est ici l'auteur lui-même qui se met en scène dans son activité d'écrivain. Il émet des considérations personnelles sur les méfaits de l'amour — et l'on retrouve le mythe de l'amour ʿuḏrite mêlé à la vision occidentale de la femme pure et chaste, mais maîtresse de son corps et de ses sentiments, libre dans ses choix et ses décisions. L'histoire d'amour, explique l'auteur, est faite pour consoler les amants déchirés. Elle a donc pour intention de séduire les lecteurs, tout en leur donnant des conseils moraux. Le divertissement est assuré par les mignardises des héroïnes, belles et intelligentes. L'une, l'occidentale, est instruite. L'autre, la jeune Arabe, est analphabète et ne connaît que les arts que cultive son peuple : la poésie, la geste des tribus, les récits des veillées. La comparaison est aussitôt établie entre hier et aujourd'hui : l'occidentale est plus savante que l'orientale. L'épopée somptueuse, les mouvements de foule, les armures qui s'entrechoquent, toute la mise en scène enchantait le lecteur, ainsi que la multiplication des citations coraniques, prophétiques et poétiques, beaucoup plus nombreuses que dans *Zénobie.*

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Les connaissances transmises au lecteur portent sur trois plans. Le premier, purement événementiel, est le rappel de grands moments du début de l'Islam et des civilisations antérieures. Le deuxième relève plutôt de l'éducation morale. Il consiste à communiquer un sentiment de fierté, d'émulation (être digne des ancêtres), alors que les colonisateurs occidentaux sont cupides. La motivation de la conquête arabe n'était pas de conquérir pour les ruiner, des pays riches et civilisés — comme ce fut le cas des Croisades —, mais de réaliser un partage équitable des terres fertiles et d'obéir au devoir religieux du *ǧihād*. D'autant plus que les Arabes s'attaquaient à plus forts et mieux armés qu'eux. Le troisième plan, injonctif, est celui de la conduite politique. Autrefois, les liens religieux étaient forts : les Arabes chrétiens se sentaient plus proches des Byzantins chrétiens que de leurs frères de race. Aujourd'hui, la situation s'est modifiée. La nationalité arabe doit supplanter la religion. Les Arabes du monde entier doivent s'unir sans accorder attention aux divergences de religion, d'écoles juridiques ou de rites (*Ǧ*. p. 31, col. 2; p. 105, col. 2). L'idée nouvelle et importante par la date où elle s'exprime, implique un choix idéologique, celui du pan-arabisme en opposition aux théories pan-islamiques qui auraient rejeté les minorités chrétiennes enclavées en pays arabes. C'était aussi la prise de position contre l'hégémonie du Califat ottoman et une valorisation du monde arabe qui rêvait d'indépendance. Cette position était cohérente pour l'Arabe chrétien qu'était Salīm al-Bustānī.

Comme les romans historiques, les romans philosophiques soutiennent des « thèses » idéologiques et politiques. Faraḥ Anṭūn (1874-1922) s'attache à transmettre à son public des concepts occidentaux. Dans *al-waḥš, al-waḥš, al-waḥš aw siyāḥa fī urz Lubnān*. « La bête, la bête, la bête où un voyage aux cèdres du Liban », publié en 1903, il explique — non sans marquer ses réserves — Rousseau, Renan, Karl Marx, Darwin, Auguste Comte, Tolstoï, ainsi que les penseurs musulmans d'Ibn Rušd à Ibn Ṭufayl, à Ġazālī, à ʿUmar al-Ḫayyām. Il s'inspire, en l'infléchissant, du genre de la *riḥla*. L'espace du voyage devient le pays natal et le personnage principal, formé en fait d'un couple d'amis portés sur le dialogue philosophique, représente l'intelligentsia de Beyrouth et Faraḥ Anṭūn lui-même. Celui-ci apparaît rarement en personne, mais alors il se désigne par sa fonction: « Beaucoup — et parmi eux l'auteur — considéraient que... » (p. 304). D'interminables discussions, mêlées aux descriptions idylliques de la montagne libanaise, s'inspirent de la manière de Jules Romain mitigé de Rousseau. Les scènes

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

villageoises avec les jeux des enfants, la ruse et la naïveté des paysans, les chants populaires servent de prétexte aux développements philosophico-sociaux sur le bonheur de la vie pastorale et sur la comparaison entre les peuples, faisant l'opposition entre le matérialisme de l'Occident et la spiritualité de l'Orient.

Plus corrosif est le mépris exprimé pour les couvents, véritables parasites sociaux. L'un des hommes du couple, Kalīm, dénonce les moines qui dépouillent leurs ouailles, recherchent la puissance et l'argent, sans se soucier de leurs vœux, de Dieu ni du ciel. Le couvent devrait être un hâvre de paix, un centre de lumières, une force civilisatrice. Il pourrait être un exemple parfait d'organisation communautaire, socialiste, seul lieu où tous les membres pourraient être égaux (p. 205 à 272). Or il n'en est rien.

A ces reflexions, senties à l'époque comme révolutionnaires, contre le fanatisme religieux, se mêlent des histoires touchantes : celle du « fou d'amour », de la piété filiale, de l'amour paternel, de l'amitié. Visions politico-religieuses et intermèdes pour âmes sensibles tissent une trame narrative sans progression dans l'action, en dépit de coups de théâtre successifs dont l'objet est de réunir les personnages-symboles au sommet de la montagne.

Les personnages stylisés répondent aux clichés de l'intellectuel libanais, du père, de l'époux, du commerçant véreux, du riche Américain, de la pure épouse, du jeune tuberculeux, de l'homme du peuple, du bon sauvage, etc. La justice l'emporte, mais au détriment de l'action, par un miracle. La priorité va à la démonstration philosophique et statique, à la manière de l'*Emile* de Rousseau ou du *Ḥayy b. Yaqzān* d'Ibn Ṭufayl, sur les avantages de l'état de nature. Telle est bien d'ailleurs l'intention de l'auteur. Il se reconnaît dans les romans sociaux et moraux « qui cherchent à réformer les mœurs nationales » (Introduction à *Urušalīm al-Ǧadīda,* Alexandrie, 1904).

Dans cet autre roman d'allure pseudo historique, « La nouvelle Jérusalem » *Urušalīm al-Ǧadīda,* Faraḥ Anṭūn choisit des conflits et un cadre propices à une problématique contemporaine : c'est le conflit entre Arabes et Byzantins (sentis comme Occidentaux), entre la civilisation raffinée des seconds et l'état de nature des premiers. La conclusion, pour l'auteur comme pour Salīm al-Bustānī avant lui, sera la victoire du spiritualisme arabe sur la technique. C'est la naissance d'un monde nouveau, d'une « nouvelle Jérusalem » que prédisent les auteurs. Celle-ci a besoin d'un nouveau prophète (chap. 8), appuyé à la fois sur la science

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

mais aussi sur la nature, sur l'idée de Nation arabe regroupant les frères de même ethnie, dans la tolérance religieuse. Faraḥ Anṭūn rejoint Salīm al-Bustānī dans son choix de société.

Le principal représentant, ou du moins le plus prolifique, du roman historique est Ǧurgī Zaydān (1861-1944). Né à Beyrouth, il va, jeune encore, en Egypte, où il dirige le *Muqtaṭaf* avant de créer, en 1892, sa célèbre revue, *al-Hilāl*. C'est là que paraît un de ses feuilletons, *Istibdād al-mamālīk,* qui est moins un exposé politique qu'un amusant roman d'aventures et, éventuellement, un récit scolaire illustré de l'histoire d'Egypte. Les lieux et les circonstances sont décrits avec un grand luxe de détails puisés chez Ǧabartī. L'opposition sournoise des Mamelouks au Pacha nommé par la Sublime Porte, les spoliations et les abus des Ojaks contre les marchands aisés et contre l'ensemble de la population, sont illustrés par des anecdotes. Le narrateur ne cache pas sa présence, « A l'époque où se déroulaient les événements de notre récit... » (p. 4), mais il s'efface, le plus souvent pour laisser la place à ses personnages. Les héros sont masculins, riches, cultivés et astucieux. Les déguisements se succèdent, selon la tradition arabe des *Maqāmāt* et des contes populaires.

Mais ces héros sont représentatifs d'une société résignée qui a foi dans le progrès humain et dans les sciences mais qui subit le despotisme des dirigeants, sans résistance ni révolte. Les personnages négatifs sont des fonctionnaires et des miliciens chargés de la perception des impôts, abusifs, grossiers et cupides. Dans cet ensemble de Bons et de Méchants, la femme occupe une place mineure. Elle est soumise à l'autorité masculine, craintive et menacée, mais susceptible de bonté et de courage.

Le récit se construit autour des événements et des lieux historiques. Tout commence à la conscription forcée imposée par ʿAlī bey qui va conquérir la Syrie. Les héros échappent à mille morts et assisteront à la guerre à Beyrouth, à la chute de Damas et à sa libération et tout le monde se retrouvera, par miracle, à Acre.

L'espace parcouru contribue à donner à l'action une allure accélérée. La description des costumes et des comportements médiévaux ajoute le clinquant à une mise en scène grandiose. La mesquinerie et les spoliations des méchants, les erreurs judiciaires, les dangers de mort maintiennent la tension et le « suspense ». La multiplicité des péripéties rappelle la manière d'Alexandre Dumas père modèle déclaré de Ǧ. Zaydān. Celui-ci emprunte, par ailleurs, aux conteurs

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

arabes et sémites, le courage de la lente descente vers le dénuement total. Comme Job, les héros vont tout perdre avant de tout retrouver.

Attitude surprenante de la part de l'auteur chrétien, les personnages coptes et non musulmans du roman sont marqués négativement : « Alors que les Califes des Musulmans et leurs gouverneurs ne prenaient pour conseillers que des ulémas, des hommes de loi, ʿAlī bey va-t-il, à la fin des temps, renverser la situation et prendre les Chrétiens pour amis et conseillers à la place des Croyants ? « *'a-baʿd an kāna ḫulafā' al-muslimīn wa wulātuhum lā yaʿtamidūn fī mašūrātihim illā ʿalā l-ʿulamā' wal-fuqahā' ya'tī ʿAlī bik fī āḫir al-zamān fa-yuqallib al-awḍāʿ wa yattaḫiḏ al-naṣāra awliyā' wa mustašārīn min dūn al-mu'minīn* ? (p. 28). L'un des crimes des méchants consiste à se révolter contre le Sultan de Constantinople, qualifié de Calife des Croyants, de successeur du Prophète sur la terre. Les représentants de la Sublime Porte sont rangés parmi les Bons, compréhensifs et compatissants. Autre point encore où l'auteur contredit les idées de ses prédécesseurs, il décrit les couvents comme des hâvres de paix, des lieux de sécurité contre le despotisme, ouverts à tous, Musulmans aussi bien que Chrétiens (p. 118).

Ces positions qui divergent de celles du groupe des intellectuels où évolue l'auteur ne sont pas toujours cohérentes et se contredisent parfois l'une l'autre. Elles prouvent, si besoin en était, la priorité accordée à l'action. Celle-ci est échevelée, non seulement par les espaces parcourus, mais aussi par le passage sans transition des aventures du père à celles du fils, à celles de la mère, et la multitude des événements résumés en quelques lignes.

Cette accélération, ces coups de théâtre, ces solutions miraculeuses, choquent les lecteurs d'aujourd'hui par leurs outrances. Muḥammad Yūsuf Naǧm les condamne comme excessives facilités, tendance au sensationnel (*Fann al-qiṣṣa,* p. 42). Mais il n'est pas sûr que les lecteurs de l'époque, les premiers destinataires, n'aient pas éprouvé un vif plaisir à cette « facilité ». Il n'est pas sûr, non plus que l'art même du roman n'y ait pas gagné une partie de son autonomie en rejetant l'intention politique, sociale ou idéologique qui entravait l'imagination romanesque. Avec un certain panache, Ǧurǧī Zaydān a libéré l'imagination créatrice.

Pour lui, l'«histoire» n'est plus qu'un point d'appui qui suggère les péripéties et fait rebondir l'aventure. Le roman n'a pas une fonction « réaliste » : il n'a plus à faire connaître les civilisations et les mœurs, les idéologies et les théories

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

philosophiques. Il a une fonction compensatrice et devient un mode d'évasion loin du réel grâce à l'imaginaire.

C'est dans cette voie qu'évolue le roman à proprement parler, libéré de l'intention pédagogique, tel qu'il commence à s'affirmer dès 1870, grâce à Salīm al-Bustānī, peut-être le véritable créateur du genre, si l'on tient à établir des filiations.

Avec lui et avec ses successeurs, le roman créera un monde imaginaire, mais restera d'abord entravé par l'intention moralisatrice. Situations et personnages serviront d'illustration à la vision éthique de l'auteur.

Dans les romans de Salīm al-Bustānī, l'histoire n'est pas nécessairement sentimentale. L'amour n'est pas encore essentiel au récit. Par contre l'intérêt se porte sur les effets du modernisme et, en particulier, sur le snobisme, recherche d'un « paraître » qui fait de l'oriental une mauvaise imitation de l'occidental et qui contredit la vérité de sa nature propre.

Asmā, feuilleton paru en 1873, établit des rapports de traîtrise entre hommes et femmes et entre les femmes elles-mêmes. Celles-ci, très diverses, l'une candide et pure, l'autre jalouse et rusée luttent en rivales. L'héroïne qui donne son nom au feuilleton, Asmā, bonne et belle, est enlevée par le Vilain et sauvée par l'aimé pauvre. Parallèlement, dans un des récits à tiroirs, Nabīha et sa mère, sottes et snobs, connaissent aventures et humiliations parce qu'elles croient que « le seul fait d'être Européen implique de belles qualités et des connaissances » (*Ǧinān,* « Asmā », 1er aylul 1873, p. 569, vol XVI). Les motivations des personnages sont connotées positivement quand elles répondent à l'éthique arabe, et négativement quand elles sont senties comme inauthentiques, quand, par exemple, la femme tente de lutter avec l'homme sur son propre terrain. L'esprit de compétition n'est pas encore accepté par la psychologie sociale arabe.

Dans *Ġānim et Amīna,* nouvelle publiée dans le *Ǧinān* du 15 décembre 1872, l'intrigue, limitée par l'espace à une seule action, ramène l'attention sur le point essentiel, celui des faux semblants qui ravagent les familles. Dès les premières lignes, l'héroïne se regarde dans le miroir et tente de modifier son apparence, de remodeler son visage par la coiffure et par des grimaces. Son fiancé ne veut l'épouser que pour la fortune du père. Il mène un train de vie très supérieur à ses ressources. Le couple se ruinera et se détruira. Dès le début de la nouvelle, la morale est énoncée, en exergue sous le dessin qui illustre le récit. « Ceci est

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

la conséquence fatale de l'ignorance des parents et de l'ascension de l'individu à un échelon où il ne peut pas se maintenir » *hāḏihi ʿāqibat ǧahl al-wālidayn wa irtiqā' al-insān daraǧa lā yaqdar an yaṯbut fihā.* L'insistance est mise sur la responsabilité des parents, mauvais éducateurs, et l'ambition. L'ascension dans l'échelle sociale, de la *ʿāmma* vers les *aʿyān,* des petits bourgeois aux notables dans la nouvelle, est condamnable et punissable. Les personnages sont de vivantes démonstrations. La phrase suit le mouvement de la pensée, s'allonge, entrecoupée d'incises et de subordonnées. Elle recourt aux tournures dialectales, au discours direct du monologue et du dialogue pour s'alléger. Toute la nouvelle est donc construite en fonction de l'intention moralisatrice, comme une sorte de parabole. Elle n'en est pas moins révélatrice des nouvelles idées réformistes qui sont en gestation sur la nécessité de réformer l'instruction et d'éduquer la femme.

Il serait intéressant de voir comment ce problème de la femme est abordé par la femme elle-même. Le fait est qu'une véritable intelligentsia féminine naît à la fin du XIX[e] siècle. Elle apparaît dans les milieux réformistes. Rose Anṭūn Ḥaddād (1882-1955), sœur de Faraḥ Anṭūn, publie des articles dans *al-Ǧinān* [1], Miryam Makāriūs, femme de Šāhīn Makāriūs, le propriétaire de la revue *al-Laṭā'if,* crée la première association féministe en 1878 [2], Warda al-Yāziǧī, fille et sœur des philologues Nāṣīf et Ibrāhīm al-Yāziǧī, publie dans *al-Ḍiyā'* [3] Labība Hāšim [4], née en 1880 à Beyrouth, élève d'Ibrāhīm al-Yāziǧī, amie de Warda, est romancière et créatrice de la revue *Fatāt al-Šarq* (dès 1906). D'autres femmes étaient formées dans les écoles françaises ou américaine, telles Alexandra Ḫūrī Afrīnūh [5], Hind Nawfal [6], Anīsa et ʿAfīfa l-Šartūnī qui écrivaient dans les revues [7], sans compter les célébrités comme ʿĀ'iša Taymur, Bāḥiṯa l-Bādiya (Malak Ḥifnī Nāṣif), et bien d'autres.

[1] Voir les biographies dans Yūsuf Asʿad Dāġir, *Maṣādir al-dirāsa al-adabiyya,* II, Beyrouth, 1956; ʿUmar Rida Kaḥḥāla, *Aʿlām al-nisā',* 8 vol., Beyrouth 1970; Ḫayr al-dīn. al-Ziriklī, *al-Aʿlām,* 12 vol,. Beyrouth 1970 Pour R.A. Ḥaddād, détails d'après Dāġir, II, p. 297.

[2] Kaḥḥāla V, p. 44-47.

[3] Id. V, 279; Dāġir, *Maṣādir,* II, 2[e] partie, p. 1414-1416.

[4] Naǧīb al-ʿAqīqī, *Min al-adab al-muqāran,* 3[e] éd. augmentée, Le Caire, 1976, II, p. 262; al-Ziriklī, *al-Aʿlām,* VI, p. 103-4.

[5] Kaḥḥāla, V, 303.

[6] Id. V, 265.

[7] Id. I, 98; III, 300-302.

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'une de ces femmes est particulièrement représentative. Labība Hāšim, libanaise d'origine, vit en Egypte et voyage en Amérique. Traductrice et romancière, elle fait paraître, en 1906, un mensuel, *Fatāt al-Šarq,* diffusé dans les écoles de jeunes filles des pays arabes. Elle avait été formée chez les sœurs puis à l'Université américaine de Beyrouth et possédait bien le français et l'anglais. C'est au Caire qu'elle perfectionnait son arabe avec Ibrāhīm al-Yāziğī. Veuve très jeune, avec deux enfants à charge, sans ressources mais d'une étonnante énergie, elle fut une des premières femmes arabes à faire vivre sa petite famille de sa seule plume.

C'est dire qu'elle était sensible aux idées réformistes sur l'éducation des femmes. Sa revue répondait à son ambition; c'était une publication de vulgarisation pour un public susceptible d'être éduqué, et en premier lieu, celui des écoles secondaires. A côté d'articles encyclopédiques, de conseils d'hygiène ou de beauté, les romans et les nouvelles diffusaient, de manière plaisante, les connaissances historiques, les principes moraux ou idéologiques et une certaine image de la femme, de la liberté et du bonheur. Certes, elle avait eu des prédécesseurs avec *al-Ğinān* dès 1870, *al-Muqtaṭaf* dès 1876 où elle faisait paraître *Qalb al-raǧul* en 1904, avec *al-Laṭā'if* dès 1886, *al-Hilāl* dès 1892, *al-Ḍiyā'* en 1898 où elle publiait ses premières traductions et œuvres romanesques. La voie était frayée.

Par sa formation, L. Hāšim était portée à diffuser la littérature romancée occidentale, avec la vision du monde qu'elle comportait. Sa langue arabe, formée à l'école des puristes, semble admirable aux critiques les moins laxistes [1]. Elle écrit simplement, sans préciosité, avec une élégance qui ne refuse pas l'envolée lyrique dans les descriptions.

Dans *Ḥasanāt al-ḥubb,* l'un de ses premiers contes (*Ḍiyā'* 1898), le jeune auteur, elle a 18 ans, reprend les procédés de la narration orale. Elle apostrophe le lecteur, lui demande l'autorisation de raconter son histoire « vraie » et « utile », afin de le mettre en garde contre les ruses des malfaiteurs. Telles étaient les motivations de Ğāḥiẓ, dix siècles plus tôt. Mais, par son déroulement, l'action est « moderne ». Dans un cadre aristocratique, un riche palais, à une date très précise, les personnages sont présentés : un portier, désigné par le traditionnel *ḥāgib* ou par le

[1] Voir Muḥammad Yūsuf Naǧm, *al-qiṣṣa fī l-adab al-'arabī l-ḥadīṯ,* Le Caire, 1952; 3e éd. Beyrouth 1966, p. 158.

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

dialectal *bawwāb,* une belle religieuse — les héroïnes de cette sorte sont très rares dans la littérature arabe — qui remet une carte « écrite en français » à la maîtresse de maison, noble veuve à cheveux blancs. La pure nonne se révélera une voleuse scélérate, la ruse sera déjouée et les traîtres seront punis. Mais ce personnage de la fausse religieuse offre un certain intérêt dans une galerie de marionnettes. Elle est indépendante et dangereuse. Elle mène l'action et se joue des imbéciles. Au féminin, elle est comparable au truand de Hamaḏānī, à Abū l-Fatḥ al-Iskandarī. Mais elle a contre elle la morale et l'absence d'humour de l'auteur. Elle s'effondrera donc, mais non sans avoir exprimé, le temps d'un conte, le goût de l'aventure, du risque et de l'indépendance de son jeune créateur.

Autre nouvelle, *Ǧazā' al-iḥsān* « la récompense de la charité » publié en 1906 dans *Fatāt al-šarq,* découvre ses intentions dès le titre. Après les précisions de lieu et de temps, le milieu social est indiqué. Contrairement au texte précédent, il est très modeste. Les personnages se répartissent en Bons-pauvres et Méchants-riches. Les premiers sont vertueux et charitables, les seconds égoïstes ou lubriques. Une fin touchante récompense les bons sans punir les méchants. Labība Hāšim accepte la société et se contente d'inviter ses lecteurs à manifester leurs sentiments vertueux pour connaître le bonheur et la paix du cœur.

Ici également, le principal personnage de l'action est une femme courageuse qui sauve, par sa tenacité, son mari et ses enfants de la mort. L'année suivante, l'auteur publie dans sa revue un roman feuilleton, *Širīn aw fatāt al-šarq* « Širīn ou la jeune fille d'Orient ». Comme l'indique le titre, l'héroïne illustre la jeunesse féminine. Roman à tiroirs, les actions s'enchevêtrent, les personnages se mêlent. Les femmes y sont systématiquement belles et dévouées à l'homme aimé, dans le bien comme dans le mal. Les hommes sont plus complexes. Ils sont susceptibles d'amour mais l'amour du pouvoir les rend férocement égoïstes et cruels. Les événements se bousculent, avec peu de dialogues, peu de monologues, sans dilemmes ni luttes internes. Dans ce récit touffu, la femme lutte, dotée d'initiative. Point n'est besoin d'être reine pour avoir du caractère. Choisies dans tous les milieux, les héroïnes dispensent une mâle énergie. La religieuse réussit à tromper jusqu'au lecteur, la jeune épouse et mère arrache l'argent nécessaire au sort injuste qui ne parvient pas à l'écraser, Širīn, comme Peau d'Ane, fuit un père (adoptif) amoureux, Burhān se déguise pour se substituer à son amant en danger. Et le récit, à chaque fois, se construit autour de ces meneuses de jeu.

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Dans ces débuts du « roman » arabe, depuis Salīm al-Bustānī jusqu'à Labība Hāšim, le récit d'action s'est substitué aux œuvres pédagogico-philosophiques du « premier » groupe. Une sorte d'horizontalité « terre à terre » ramène le lecteur vers le plaisir de lire sans se préoccuper de problèmes métaphysiques.

Ǧubrān Ḫalīl Ǧubrān réintroduit la « verticalité » dans le genre. Ses personnages lèvent les yeux au ciel, les bras, le corps et les pensées. Ils sont prophètes, se détachent de la matière et aspirent au spirituel. Ǧubrān remplace, dans ses écrits, l'opposition, devenue un cliché, entre Occident et Orient, par celle du matérialisme et du spiritualisme. Il subit et digère l'influence d'idéologies mondiales, depuis la « liberté-égalité-fraternité » de la Révolution française, aux dénonciations de l'exploitation d'une classe par l'autre de Marx, Proudhon, Saint-Simon, aux envolées lyriques vers la démocratie et la liberté américaines, au « socialisme » des livres saints, tant l'Evangile que le Coran.

Sa vision révolutionnaire se précise, d'ailleurs, au cours des années. Dans son premier roman, *al-aǧniḥa al-mutakassira,* il se raconte. L'auteur est aussi le narrateur qui décrit un premier amour brisé par les sombres machinations d'un sinistre évêque. D'un côté se situent les êtres de lumière, l'homme et la femme qui s'aiment. Leur amour est civilisateur : il touche les âmes sensibles et les élève vers le ciel, en une verticalité essentielle à l'humanité. L'introduction se présente sous forme de douloureuse lamentation. Le narrateur rejoint les poètes arabes classiques dans ses apostrophes au lecteur : O amis de ma jeunesse, ... quand vous passerez près de la tombe ... marchez doucement pour ne pas inquiéter les morts couchés sous la pierre ... Saluez pour moi la poussière qui ... etc. (p. 9-10-11).

Le même lyrisme s'attache à la description de l'héroïne, Salmā, du narrateur « jeune homme sensible ... le plus malheureux des êtres », (*al-ṣabī l-ḥassās ... atʿas al-maḫlūqāt,* p. 12), et de la nature. Il développe ses métaphores (Beyrouth est une belle jeune fille sortant de l'eau) ses oppositions « ce vieillard revoyait en moi l'ombre de sa jeunesse et je regardais rêveusement en lui mon devenir » (p. 22). Il progresse par abstractions « la beauté de Salmā n'était pas en ses cheveux d'or mais en ce halo de pureté qui ... non pas dans ses grands yeux mais dans la lumière qui ... etc. » (p. 26), par balancements et contrastes, « Salmā pensait beaucoup et parlait peu » (p. 27) et par des séries d'interrogations exclamatives et de répétitions de termes. Ces procédés rhétoriques, empruntés à la tradition arabe autant qu'au Romantisme occidental, donnent le ton.

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Le roman « monte » vers la découverte de la beauté et de l'amour, Puis le drame se noue dans le chapitre intitulé, de manière imagée, en souvenir peut-être de *Paul et Virginie,* « La tempête » *al-ʿāṣifa.* La pure Salmā est contrainte d'épouser le cupide neveu de l'affreux évêque. Puis c'est la chute sans espoir vers la mort.

Le groupe négatif des méchants se situe dans un monde particulier, celui du clergé, de ces dangereux hommes de religion, créatures démoniaques qui vivent dans un « lac de feu » (*buḥayrat al-nār*). Salmā est leur victime résignée. Comme les femmes de sa société, elle subit et se répand en vains monologues de lamentations.

Le narrateur développe ses considérations philosophiques sur la civilisation qui « fait légèrement progresser l'entendement de la femme, mais multiplie ses souffrances en développant les ambitions de l'homme » (p. 61). Dans des nouvelles publiées à la fin de sa vie, Ǧubrān deviendra beaucoup plus agressif et suggérera des solutions. Dès le titre du recueil paru en 1920, « les âmes révoltées », *al-arwāḥ al-mutamarrida* (même syntaxe mais sens opposé à *al-aǧniḥa l-mutakassira* « Les ailes brisées »), le saut est réalisé de la passivité au refus.

Dans ce recueil qui dépasse le cadre temporel que nous nous sommes fixé, celui de la publication de *Zaynab* en 1914, Ǧubrān dira son refus d'abord du mariage traditionnel quand il est viol des volontés; une héroïne trouvera le bonheur dans l'union libre, une autre dans la mort. Si le problème de la femme peut être assumé par elle et résolu de manière individuelle, le drame de la lutte du riche contre le pauvre ne se dénouera que par l'union des victimes sous la conduite d'un chef. Et l'on sait que Ǧubrān s'attribuait une mission de Prophète, de visionnaire.

De là vient peut-être, chez lui, un usage répété des symboles et des grands mythes internationaux. Un chapitre des « Ailes brisées » s'intitule « Entre Astarté et Jésus » *bayna ʿAštarūt wal-masīḥ* et exploite les archetypes de la reine de l'amour et du rédempteur douloureux. Ces contenus philosophiques, idéologiques, symboliques, prennent le pas sur l'action et suffiraient à empêcher que Ǧubrān fût reconnu comme « premier » romancier arabe. C'est que l'affirmation et la démonstration l'emportent sur la narration. Elles forment un mode d'écriture autoritaire où l'événement sert d'illustration, d'exemple. L'action n'est pas essentielle; elle vient à l'appui de la thèse. De plus, dans cette œuvre, le lecteur n'est jamais libre. Le récit lui est imposé avec ses commentaires appréciatifs ou

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

dépréciatifs. L'auteur intervient constamment pour souligner la malignité du prêtre, sa cupidité, la pureté et la spiritualité des héros. Enfin, les dialogues tournent constamment au sermon à deux voix. Ils entravent et ralentissent l'action. Les personnages aussi sont des illustrations monolithiques du Bien et du Mal. Quand ils sont moins nettement marqués, ce qui est rare, ils se définissent en situation, sans explication psychologique, et ils semblent alors incohérents. Le père de Salmā, d'abord noble vieillard, fort et bon, devient brusquement soumis et faible devant son évêque, livrant sa fille adorée, sur ordre, et se transformant à la fois en victime et en tortionnaire.

A la veille de 1914 donc, l'écriture romanesque donne au public soit une information historique et politique, soit un compte-rendu d'événements, une cavalcade désordonnée de récits à tiroirs, de mésaventures avec leçon de morale pour justification, soit une parabole illustrée sur les dangers de la civilisation occidentale, de la tradition ou de la cupidité des riches.

Le roman naîtra quand il se dépouillera de la volonté pédagogique, éthique ou idéologique pour devenir la découverte d'un monde indépendant et auto-suffisant, sans leçon ni sermon. Certes, il puisera son premier matériau dans la vie réelle. Mais le « roman » commencera au traitement que subira le donné événementiel en fonction non plus de la démonstration mais de l'imagination créatrice.

C'est ce qui semble avoir été le cas de *Zaynab,* écrit en 1910-1911, à Paris, et, pour certains fragments, à Londres et Genève, par Muḥammad Ḥusayn Haykal, alors étudiant en droit. Le roman paraîtra au Caire en 1914, anonymement, signé par « Un Egyptien paysan » *Miṣrī fallāḥ,* « parce que, expliquera l'auteur dans les éditions suivantes, les gens riches et ceux qui s'arrogent le droit de gouverner l'Egypte, nous considèrent, nous les Egyptiens, nous les paysans, sans le moindre respect » (p. 8). Par l'ordre des mots de la signature, l'insistance est placée sur le nationalisme égyptien, d'abord, et la classe sociale ensuite.

Motivée, à l'origine, par la nostalgie du jeune exilé, l'œuvre est également née sous l'influence de la littérature française découverte lors de son séjour et passionnément admirée, selon son propre aveu (*wa kuntu walūʿan yawma'iḏin bil-adab al-faransi ašadd wulūʿ,* p. 10).

De fait, la technique de présentation des lieux, des personnages et des événements diffère de celle de ses prédécesseurs. L'auteur s'attache certes à la description, mais avec des développements « romantiques » sur la beauté et le calme de la

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

nature, des champs, du lever du jour ou de la nuit. Le public connaissait ce procédé, grâce aux traductions de Manfalūṭī, à ceci près que Haykal chante l'Egypte et non plus l'île Maurice ou les paysages étrangers. La description devient prosopopée ou philosophie : la nature a des intentions; elle veut « soumettre et utiliser sa créature... Aussi éblouit-elle et charme-t-elle l'individu pour le pousser à la servir » (p. 18). Des parallélismes donnent un sens profond aux êtres et aux choses, le symbolisme est sous-jacent. Zaynab est la Nature. Elle est aussi l'Egypte authentique. Il y a lutte entre elle et la société urbaine et bourgeoise (= ʿAzīza) dans le cœur de Ḥāmid, l'Egyptien d'aujourd'hui. La peau brune du paysan actuel, digne et courageux, est la même que celle de ses ancêtres pharaoniques : la continuité dans le teint implique une permanence dans la grandeur et la gloire. Ce double niveau de sens insuffle, dès l'abord, une sorte d'enthousiasme ému au lecteur. Celui-ci est pris à parti par l'apostrophe directe, il est témoin et juge, « si tu suivais ce sentier... en dépit de cela, tu remarquerais souvent que... tu les verrais qui... » etc. (p. 20). L'ensemble du livre est rythmé par le retour des saisons, des travaux et des loisirs. Il est souvent indiqué en début de chapitres : « Passe l'hiver, vient le printemps » (p. 140); *ǧā'a l-rabīʿ* (p. 143 premiers mots du chapitre 3 de la II[e] partie); *ǧā'a Ḥāmid...li-qaḍā' iǧāzat al-ṣayf* (p. 164, début chap. 4 de la II[e] partie); *mā aḥlā layālī l-ṣayf* (p. 241, début de la III[e] partie). Pour la première fois peut-être dans la littérature arabe, l'espace et le temps ont une fonction voulue par l'auteur dans le déroulement de l'action : ils orchestrent les tristesses et les joies.

Les événements s'enchaînent au rythme de la nature. Le livre commence à l'aurore, en été, dans la paix du travail des champs et le plaisir de baisers échangés par Zaynab et Ḥāmid. Arrivent l'automne et l'hiver, c'est la mélancolie des prés et de Zaynab, le calme des désirs comme de la sève. Naissent le printemps et l'amour réciproque de Zaynab et d'Ibrāhīm. Le cycle des saisons se répète. L'hiver ramène le sommeil de la nature et des sens. C'est aussi la saison des événements malheureux (mariage de Zaynab et Ḥasan, de ʿAzīza), mais supportés dans une sorte d'atrophie des sentiments : Ḥāmid croit oublier ʿAzīza, et Zaynab accepte sa vie conjugale. Mais les passions se réveillent en même temps que la nature, au printemps et en été, avec la vie dans les champs, le travail en commun, les causeries du midi, l'amitié et l'amour. L'automne marque à nouveau les départs vers la ville, les séparations, les lettres d'adieu. Et, en hiver, meurt Zaynab.

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Le cycle recommencé des saisons donne à l'action un rythme en deux temps, du printemps-été à l'automne-hiver, de la joie à la tristesse, du bonheur au malheur, de la naissance des amours aux mariages forcés, de l'espoir à l'angoisse.

Les personnages également diffèrent de ceux des précédents romans, dans leur présentation. Les trois ou quatre « héros », marqués par une lucidité ou des qualités particulières, sont saisis au milieu du groupe familial ou social qui les explique et les éclaire, aussi bien que dans le bain des lieux et des saisons. Ainsi, Zaynab, belle et sage, est située dans sa famille, entourée, au milieu des champs verts et gorgés de sève, où elle cueille le coton, puise l'eau, marche dans les chemins et les sentiers. Il en va de même des autres personnages.

Leur caractéristique commune est d'être complexes. Pas de Méchant à 100 %, ni de Bon à 100 %. Zaynab permet à Ḥāmid, fils du propriétaire terrien, de l'embrasser sur la bouche, lors de plusieurs rencontres, ce qui n'est guère louable, d'après l'éthique de l'époque. Mais ce flirt est toléré, senti comme innocent parce qu'il n'est pas accompagné d'amour et qu'aucune modification de leur statut social ne menace les impétrants.

Ḥāmid et son père devraient être Méchants de par leur appartenance à la « classe » des exploiteurs, le mot *ṭabaqa* étant utilisé dans le sens de « classe » : *lam akun ḫālaṭtu mā dūnī min al-ṭabaqāt wa lā kallaftu nafsī muḫālaṭat man yuḥsabūna aʿlā minnī.* « Je ne m'étais jamais mêlé aux classes inférieures pas plus que je ne m'étais donné le mal de me mêler à ceux qu'on considère comme plus haut placés que moi »; et le héros poursuit : *fa-innī l-yawma uḥissu bi-anna bayna l-ṭabaqāt al-muḫtalifa fawāṣil ṣaʿbat al-iğtiyaz* « car, aujourd'hui, je sens qu'il y a, entre les différentes classes, des obstacles difficiles à surmonter » (p. 278). Le propriétaire terrien appartient à la communauté des hommes qui s'emparent des fruits du travail des paysans, il agit « comme s'il ne savait pas que cette main-d'œuvre est plus utile quand elle vit mieux » *kaʾannahu mā ʿalima ʾanna hāḏā l-maǧmūʿ al-ʿāmil yakūn akṯar nafʿan kullamā zādat amāmahu asbāb al-maʿīša* (p. 23). Et pourtant, cet exploiteur est bon, actif, intelligent. Il a reconstitué la fortune paternelle, partagée entre les très nombreux enfants d'un père marié ou remarié six fois. Lui-même, monogame, laisse intelligemment une très grande liberté à ses huit enfants, contrairement à la coutume qui fait taire toute la famille dès que paraît le père. Son fils, Ḥāmid, a le tort d'appartenir à la même classe. Enfant, plutôt que de se mêler aux paysans dans les champs, il préfère jouer avec sa petite cousine,

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ʿAzīza. Insonstant en apparence, il est amoureux de celle-ci et de l'héroïne, Zaynab, l'absence de l'une le poussant vers l'autre. Mais, en fait, explique-t-il, son amour pour sa cousine naît d'une commune appartenance sociale et son amour pour Zaynab est amour de la beauté. Avec ses défauts, Ḥāmid a des qualités de cœur et de lucidité.

ʿAzīza, sa cousine, sera voilée et enfermée derrière les murs de sa maison, selon l'usage. Son intelligence sera étouffée et les notions de lecture qu'on lui a permis d'acquérir, ne lui permettront de se passionner que pour les romans d'amour les plus stupides : *wa laytahā kānat taqra' šay'an ḥasanan min aqāṣīṣ al-ḥubb fa-inna ḏālika maʿa l-asaf maʿdūm* (p. 29). Pourtant cette jeune bourgeoise n'est pas tenue pour responsable de sa propre sottise. Elle suscite la pitié quand elle écrit à Ḥāmid, « mon frère, crois-tu que nous autres, les jeunes filles, nous soyons heureuses dans notre prison traditionnelle ? » (p. 202). Sa souffrance l'innocente, elle qui va sacrifier son amour pour Ḥāmid et épouser l'homme imposé par la volonté du père qui, selon la coutume, décide en fonction des intérêts de la famille.

Ḥasan, l'époux de Zaynab, de même que l'ensemble des pères et des mères du récit, est méchant « par fonction ». Tous mènent l'héroïne au désespoir, à la mort. Mais ils sont bons par nature. Les parents sont inconscients du mal qu'ils font à la jeune fille qu'ils aiment. Marié sans avoir été consulté, Ḥasan, d'abord indifférent, presque froid à l'égard de Zaynab, est touché par la tristesse de sa femme. L'intuition du malheur qu'elle vit le transforme en époux tendre, compréhensif, plein de pitié et de bonté. Sa gentillesse ne fait qu'aggraver la douleur de la jeune femme qui se meurt d'amour pour Ibrāhīm.

Celui-ci, paysan intelligent et probe, permet à l'auteur de développer des duos d'amour partagé et de décrire la naissance de la passion. Elle naît avec les ferveurs de l'été, aussi naturelle que le cycle des saisons. Mais les Traditions s'opposent à la Nature et, en la personne de Zaynab, la violent et la contraignent.

Ainsi, la paysanne d'un côté et la jeune bourgeoise, ʿAzīza, de l'autre, sont toutes deux, en tant que femmes et en dépit des différences de classes sociales, les victimes de conventions d'un autre âge.

Les amoureux pleurent et dépérissent, soumis et silencieux. Cette passivité semble difficile à comprendre au lecteur « moderne ». Aussi l'auteur prend-il la peine de donner de longues explications par la bouche ou la plume de l'un ou l'autre de ses personnages. Zaynab subit son mariage pour ne pas que « son

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

père se voile la face devant le refus que lui infligerait la fille qu'il a aimée toute sa vie » (p. 67). Ce n'est qu'au moment de sa mort qu'elle reprochera clairement à sa mère le mariage qui lui fut imposé, et qu'elle exprimera sa dernière volonté : ne mariez pas mes sœurs malgré elles, « car c'est un crime » *laḥsan da ḥarām* (p. 330). Ibrāhīm ne se permet pas, non plus, de disputer Zaynab à Ḥasan, son camarade aux champs, par respect pour leur amitié. Il laisse donc le mariage s'accomplir. Même Ḥāmid, le fils du propriétaire terrien, ne fait rien pour empêcher ʿAzīza, sa cousine, d'être mariée à un autre. La tradition pourtant, dans ce cas, facilite l'union des consanguins. Il leur suffisait de parler. Mais ils se taisent et se laissent glisser vers le malheur pour n'entraver en rien les bienséances. Dans la société actuelle, le mariage ne peut apporter que souffrances et déceptions. D'un acte naturel et heureux, les coutumes ont fait une épreuve infâme.

Ainsi, les événements se succèdent heureux et malheureux, au rythme des saisons, des espaces ouverts et des chambres closes. Les personnages sont complexes, plus ou moins vertueux, plus ou moins énergiques. Un monde cohérent, aux éléments solidement imbriqués, est créé par l'auteur.

Ses idées personnelles sur la politique ou la religion s'expriment certes. Mais elles ne s'imposent pas comme essentielles. Les conceptions particulières de l'écrivain sur le socialisme sont suggérées : les paysans « disposent leurs provisions en commun, comme d'habitude, afin de les consommer ensemble, réalisant ainsi le sens parfait du socialisme » *wa yaḍaʿūna kaʿādatihim baʿḍahu ilā ǧānib baʿḍ li-yatanāwalūhu maʿan ǧamīʿan muḥaqqiqīna fī ḏālika akmal maʿānī l-ištirākiyya* (p. 53). Ses idées sur le mariage et sur la guerre ne s'imposent pas en masse monolithique. Les arguments s'organisent en thèse et antithèse émises par les adversaires et les partisans [1]. Seules ses opinions hostiles aux hommes de religion s'expriment sans réserves. Le *šayḫ* de secte (*šayḫ al-ṭarīqa*) est un hypocrite, un goinfre, un sot. Il n'a d'autre occupation que d'aller dans les villages manger, boire et prononcer des paroles vides de sens, alors que les travailleurs triment nuit et jour pour nourrir les gens de sa sorte (p. 258). Le *ḏikr*, cérémonie religieuse non orthodoxe, qu'il dirige, est décrit en termes dépréciatifs, les participants ressemblent à des fous ou à des ivrognes, dansant et gesticulant jusqu'à perdre toute lucidité.

[1] Cf. les discussions sur le mariage entre Ḥāmid et ses frères, p. 133 sv.; et sur la guerre au Soudan, entre Ibrāhīm et Ḥāmid, p. 232 sv.

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Cette cérémonie va dans le sens des talismans et procédés pseudo-magiques qui tuent puisqu'ils prétendent remplacer les soins du médecin, l'œuvre de la nature et celle de la raison par des leurres.

Les idées réformistes et politiques de l'époque apparaissent donc dans *Zaynab*, mais en sourdine. Elles ralentissent parfois le déroulement de l'action mais ne la font jamais oublier. D'autant moins, d'ailleurs, que les problèmes de la liberté de la femme, de l'éducation, de l'autorité paternelle, des méfaits des hommes de religion, de l'aveuglement des propriétaires terriens, des usuriers, de l'occupation britannique, de la nation arabe et de la patrie égyptienne sont devenus des thèmes rebattus dans la presse et les écrits. Ce ne sont plus des idées-choc, mais des banalités dédramatisées par le traitement que leur fait subir l'auteur dans les dialogues en langue dialectale.

Car la langue est populaire dans les dialogues, littérale « moderne » dans les récits, et rhétorique et imagée dans les descriptions. Comme le temps, l'espace et les personnages, elle est intimement soumise au développement de l'action et au réalisme relatif des personnages. Certaines constructions de phrases toutefois relèvent d'une esthétique propre à l'auteur. Elles rappellent les tournures du dialecte : *wa-hwa ǧālis ilā ǧanb dūlāb* « assis à côté d'une armoire » (p. 88), ou celles du français par l'usage pronominal de *kull* « chaque » : *wa aṣbaḥa kullun muštaġilan bi-nafsihi wa ʿamalihi* « et *chacun* fut pris par ses propres [soucis] et son travail » (p. 35), pour *kullu wāḥidin,* par des clichés comme « nuit et jour » *layl nahār* (p. 258), « de temps en temps » *min ḥīn li-ḥīn* (p. 298) ou la proposition relative sans pronom de rappel : *ibnatuhu-llatī aḥabba ṭūla ḥayātihi* « sa fille qu'il avait aimée toute sa vie » (p. 67) pour *allatī aḥabbahā.*

Plusieurs traits sont communs à *Zaynab* et aux romans antérieurs :

— En premier lieu, la langue qui se rapproche de la prose des journaux.
— Les gestes aussi sont ceux de la quotidienneté, pâlir, trembler de froid, rire, s'asseoir etc.
— La femme est présente, en victime de la tradition.
— Toutes ces œuvres enfin sont nées d'une ambition littéraire enrichie par la connaissance des œuvres occidentales, qui s'ajoute à la culture arabe. Elles expriment une contestation lucide mais sans révolte réelle. On assiste partout au développement d'une insatisfaction, d'un désenchantement passif.

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Mais les œuvres antérieures, sous la pression de l'héritage classique avaient commencé par reprendre la double motivation « inciter au bien et dénoncer le mal » que l'Islam impose à tous les êtres responsables. Les personnages incarnaient vices et vertus, figés dans le bien comme dans le mal et le narrateur décrivait et commentait leurs états d'âme et leurs comportements, leur enlevant toute autonomie. Dans les nouvelles et romans examinés ici, de Salīm al-Bustānī à Faraḥ Anṭūn, Labība Hāšim ou Ǧubrān, l'action, aux conséquences prévisibles, n'était que l'illustration d'une morale ou d'une idéologie.

Zaynab tranche en tant que création littéraire. L'auteur y est démiurge. Il forge un monde imprévisible. Tout y est « inattendu », incertain, ambigu, complexe comme la vie. Les Méchants y sont bons, l'incertitude pèse sur ce que sont les Vérités politiques, sociales, humaines. Rien n'est sûr, tout échappe à la manie classificatrice, ordonnatrice du pédagogue de naguère. Les questions sont posées mais non nécessairement résolues : elles sont quête de paroles et d'échanges humains et non de « vérités », Derrière les effets de surface, derrière le silence, les drames et les joies, c'est la grandeur de l'Egypte qui est en danger : le lecteur lui-même se trouve impliqué dans le devenir des personnages. Il doit effectuer un travail de décodage, éclaircir les allusions et les suggestions ébauchées par l'auteur puis abandonnées par lui pour aller au plus pressé du mouvant de l'action.

Du coup les personnages du roman de Zaynab prennent un relief, une vie propre qui tranchent sur les personnages fantoches, les images d'Epinal des récits antérieurs. L'auteur s'estompe. Il disparaît, pris dans l'alternance des passivités et des sursauts, écrasé par le destin antique, la Tradition. Le sens de la relation entre bourreau et victime s'est déplacé : il va non plus de l'homme à l'homme, de la génération aînée à celle des descendants, d'un sexe à l'autre, mais d'une abstraction (la Coutume et l'usage) à l'être humain.

On retrouve ainsi la situation dramatique qui caractérisait la naissance du roman occidental moderne. Le machinisme, l'ambition, la puissance de l'argent, autant d'abstractions sans forme ni place précises, qui, comme les dieux antiques, motivent l'homme et créent les conflits. Dans cette lutte contre le destin et la Tradition, *Zaynab* établit une relation d'incertitude profondément différente de la vision dogmatique et manichéiste des œuvres précédentes. En abandonnant la démonstration, en s'humanisant, en répondant à l'expérience du lecteur, le roman arabe est né.

AnIsl 16 (1980), p. 321-351 Nada Tomiche
Naissance et avatars du roman arabe avant Zaynab.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net